Journal des anthropologues

102-103 (2005)
Gérard Althabe

Bernard Traimond

Le mode de communication

Observation et entretiens chez Gérard Althabe

Avertissement
Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.
Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.
Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique
Bernard Traimond, « Le mode de communication », *Journal des anthropologues* [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 17 novembre 2010, consulté le 03 juin 2013. URL : http://jda.revues.org/1442

Éditeur : Association française de anthropologues
http://jda.revues.org
http://www.revues.org

Document accessible en ligne sur :
http://jda.revues.org/1442
Document généré automatiquement le 03 juin 2013. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.
Tous droits réservés

Bernard Traimond

Le mode de communication

Observation et entretiens chez Gérard Althabe

Pagination de l'édition papier : p. 483-501

1 Gérard Althabe – lui aussi – s'est campé sur une seule et même démarche durant toute sa vie. Dès ses premiers textes, il affirme une certaine posture, propose des instruments d'analyse, définit des processus cognitifs qu'il a toujours conservés quand il se transportait d'Afrique en Europe, que ses sujets d'enquête se modifiaient ou encore que le contexte politique et académique évoluait profondément. À la diversité des thèmes et des lieux d'investigation parcourus tout au long de ses recherches, aux bouleversements des situations politiques, Althabe opposait fort consciemment une seule et unique démarche. C'est dire l'importance de cette question pour comprendre son œuvre. Plus curieusement, cet ancrage lui a permis d'échapper à toutes les modes successives – structuralisme, « marxisme » ou autres – car, avant tout le monde, il a pu se poser avec discrétion comme interactionnisme et même comme partisan du « dialoguisme ». Même s'il ne faisait simplement qu'appliquer à l'anthropologie les positions épistémologiques et politiques du philosophe le plus en vue durant ses années d'université, Sartre[1], dans une large mesure, il se trouve aujourd'hui en compagnie des plus novateurs de ses collègues, Rosaldo, Clifford, Crampazano, Tedlock...

2 Notre propos va donc essayer de préciser la façon dont travaillait Althabe, de décrire la voie ouverte il y a plus de quarante-cinq ans, voie qu'il n'a fait qu'approfondir depuis. Pour cela, nous allons examiner ses textes – livres, articles et entretiens –, nous appuyer sur ses propos durant nos rencontres dans les dernières semaines de sa vie[2] ainsi que sur quelques lettres privées que la destinataire a eu la gentillesse de nous communiquer. Nous pourrons ainsi reconstituer les modalités par lesquelles il a pu concevoir une démarche originale, féconde et souvent d'*avant-garde*[3]. Il avait conçu et mis en œuvre des modalités d'enquête et d'investigation que des années plus tard les anthropologues les plus novateurs ont mis en œuvre à leur tour sans que trop souvent l'apport de Gérard Althabe soit pris en compte d'autant que pour cela il a souvent fallu traverser l'Atlantique. Nous voudrions donc établir la place qu'il a occupé afin que s'arrête enfin la perte de temps et d'énergie qu'amène depuis trop longtemps l'occultation voire l'étouffement de son œuvre et de ses démarches. Sortons-le enfin de son isolement (relatif).

La définition d'une démarche

3 Il est possible de dire que la première enquête d'Althabe a décidé des modalités suivies pour toutes les autres. C'est dire son importance d'autant qu'il me l'a expliqué avec un certain soin, même si nécessairement, quarante ans plus tard, ses propres souvenirs s'étaient estompés. Étudiant en philosophie à Bordeaux, grâce à un de ses professeurs Jean Stoetzel, Althabe avait obtenu en 1956 une bourse accordée par le gouverneur du Cameroun[4]. Il s'est ainsi trouvé à enquêter sur les pygmées sans avoir lu le moindre livre d'anthropologie, ni assisté au moindre cours dans cette discipline. En particulier, il n'avait pas suivi les enseignements de Pierre Métais qui, dans cette ville, avait créé la chaire d'anthropologie peu de mois auparavant. Gérard Althabe a donc dû concevoir seul un objet d'étude, des modalités de collecte d'informations et des choix théoriques. Selon lui, c'était une des causes de son originalité[5]. Précisons les points par lesquels elle s'est exprimée.

Le choix du présent

4 Dès son premier texte – opportunément réédité (2000 : 283-329) – Althabe a radicalement rompu avec la tradition selon laquelle l'anthropologue relevait les caractères permanents d'une ethnie[6]. Les différents thèmes canoniques établis au moins depuis Lafitau au début du XVIIIe siècle (technologie, religion, parenté, économie, politique...) donnaient un cadre et une

cohérence scripturale à des données hétéroclites recueillies ça et là dans le but de montrer la spécificité de l'ethnie généralement examinée en quelques points nécessairement très localisés. Dès 1956, Althabe refuse ce choix pour diverses raisons que dès cette époque il précise lui-même dans son texte sur « Les pygmées Baka de l'Est-Cameroun » :

5 En premier lieu, il ne pouvait « saisir dans une même perspective »écrivait-il « l'ensemble de ces huit villages. […] Ils présentent une image chaotique ; aucune homogénéité ni dans l'habitat, ni dans les structures économiques et sociales. On désespère de trouver un point commun, une ligne directrice qui donnerait la clé de ces manifestations multiples et expliquerait le sens de l'évolution que l'on devine à travers cette diversité »(*ibid. :* 284). Nous avons ici les prémices de ce qui deviendra – vingt ans plus tard – la déconstruction de la notion d'ethnie mais réalisée par un jeune étudiant pour le moins inexpérimenté.

6 En second lieu, c'est le changement qui intéresse Althabe. Il en apprécie les expressions, les conséquences et les causes. En particulier, il insiste sur les raisons pour lesquelles les pygmées abandonnent le nomadisme et les conséquences de ces transformations sur le statut de la femme par exemple. Les comportements sont modifiés, ils ont une histoire.

7 En troisième lieu, Althabe reprend cependant les différents thèmes canoniques évoqués plus haut qui évidemment circulent avec l'air (même s'il en oublie beaucoup comme les mythes et les rites) sans jamais prétendre établir un « examen complet » de la société considérée mais simplement localiser quelques traces et preuves des changements.

8 Ainsi dans ce premier texte, dès 1956, son DES (selon l'appellation de l'époque[7]), certainement dans une naïveté qu'il a toujours revendiquée, Gérard Althabe échappait aux paradigmes d'une certaine anthropologie se joignant aux préoccupations de Georges Balandier qui, à la lecture de ce mémoire, le fit recruter par l'ORSTOM.

L'enregistrement

9 À ce moment-là, cette institution équipait ses chercheurs en sciences sociales de magnétophones, instruments dont le prix, la qualité et la solidité venaient d'être complètement bouleversés par l'invention du transistor qui remplaçait les lampes[8]. Dans une lettre du 25 mars 1960, Althabe écrivait de la région de Gamboma dans la république du Congo (Brazzaville) :

> Je fais surtout une expérience personnelle. Je fouille un village comme une fourmi (trois semaines, un mois) dans chacun. Je le considère comme une réalité unique. Je m'intéresse passionnément à toute la quotidienneté de la vie de ce petit groupe. J'oublie tout le reste. Seul ce village compte. Je connais personnellement tous les habitants, leur vie, leurs affaires. Tous les détails de l'aménagement économique. La plantation de café, la chasse, la pêche, je vois ce que ces gens font devant moi. J'enregistre les conversations au magnétophone.

10 Dès ce moment, avec d'autres, Althabe lie l'usage du magnétophone à la vie quotidienne alors que jusqu'alors, depuis la fin du XIXe siècle, il servait essentiellement à la collecte des chants et textes rituels, des formes d'expression sonores considérées comme importantes.

11 Depuis, en conséquence, ses enquêtes reposent sur un « enregistrement généralisé »(*ibid.* : 41): « Sur Madagascar, j'ai – disons – des tonnes et des tonnes de transcription et de bandes »(entretien du 27 avril 2004). L'enregistrement et la transcription des discours naturels, des paroles ordinaires, devenaient l'objet des enquêtes et les principales sources d'information.

L'immersion avec les locuteurs

> Une maison a été louée au sein du quartier ; elle était identique à celle des habitants et n'avait pour tout élément de confort que l'eau courante. Cette installation concrète à été à la base d'une implantation réelle au sein de la population, compte tenu du rôle joué par l'inscription géographique dans les rapports sociaux internes au quartier (Althabe, 1993 : 297).

12 Cette phrase incidente souligne la volonté affirmée par Althabe de ne pas se distinguer de ses locuteurs en particulier dans la manière de vivre. Il cherche à être comme eux, à partager leurs difficultés et leurs joies que ce soit dans les marais du Congo ou dans les HLM nantais. Les conséquences peuvent en être dramatiques : « Je suis dans un état de fatigue et crise de délire. Le manque de nourriture surtout m'a miné. Enfin vers le 30 mai je serai à Paris. Je n'arrive

pas à mettre une idée devant l'autre, excuse-moi »écrit-il le 25 mars 1960. Quelques jours plus tard il aura de graves problèmes cardiaques qui dureront, semble-t-il, toute sa vie.

13 Evidemment, cette attitude avait des limites qu'il ne cachait pas : jamais l'anthropologue professionnel n'échappe complètement à sont statut de blanc, rémunéré et fonctionnaire, ce qui le sépare radicalement des personnes sur qui il enquête. Mais Althabe a toujours cherché à réduire cette distance afin que s'établisse un certain équilibre des conversations et donc que les entretiens permettent l'échange des meilleures informations possible. Les façons d'enquêter ainsi présentées apparaissent évidentes aujourd'hui. Ces modalités et ces objets ne l'étaient pas autour de 1960 même chez les plus créatifs des anthropologues de l'époque. Althabe a été un des inventeurs de nos façons de travailler, ou plutôt, ses propres manières de faire sont devenues, aujourd'hui, la norme de (presque) tous.

L'enregistrement des propos

14 Il a en effet passé sa vie à écouter, c'est-à-dire à « dialoguer » avec les personnes qu'il étudiait. Cette simple activité s'exerce selon quelques principes épistémologiques qui évidemment posent des distinctions. D'ailleurs, même s'il l'avait envoyé au Gabon, Stoetzel – l'introducteur des sondages en France et le créateur de l'IFOP – n'avait pas du tout apprécié sa thèse *Oppression et libération dans l'imaginaire* et le lui avait écrit ainsi qu'il me l'a déclaré. En effet, sa conception de l'enquête anthropologique invalide toute idée de représentativité[9] (la partie représente le tout comme le suppose la technique des sondages) et les amalgames intempestifs (tous les pygmées ont un même dénominateur, identique pour tous, comme l'affirme également une certaine ethnologie au moyen entre autres de catégories comme la « personnalité » de baseou l'« habitus »). Au contraire, la démarche d'Althabe valorise la singularité et la diversité[10]. Après lui, l'anthropologue n'affirme que ce qu'il a pu constater au moyen de sources de première main. En ce sens, il utilise l'épistémologie de l'histoire (de Certeau, 1983). Il s'agit d'exploiter toutes les informations disponibles – l'apparition d'une nouvelle modifie les conclusions – mais sans conjecture, sans affirmation hypothétique ou hasardeuse. Dès lors, toute recherche ne peut donner que des résultats provisoires. Elle ne peut pas exprimer le « vrai » mais le plus raisonnable en l'état des connaissances et des données disponibles. Cette conception de l'accès à la « vérité » implique des paradigmes que je voudrais expliciter maintenant sommairement.

15 En premier lieu, le classement des sources selon leur qualité refuse l'opposition entre le vrai et le faux au profit d'une échelle de valeur, de l'établissement d'une hiérarchie des informations de la meilleure à la plus invraisemblable. Cette façon de procéder maîtrisée depuis le XVIIe siècle par les historiens pour les sources écrites et plus récemment pour les sources orales (Norton Cru, 1997) conduit à une différenciation des données à laquelle le lecteur est convié. Une information nouvelle – un nouveau témoin, une nouvelle donnée, une nouvelle interprétation... – peut radicalement modifier le résultat. Ce dernier ne nous fournit pas une image de la réalité mais l'état des recherches sur un domaine.

16 En second lieu, le chercheur collecte des données, les examine et surtout, les inscrit dans un récit – une problématique – qui organise les informations utilisées en une dramaturgie qu'il cherche à rendre la plus vraisemblable possible aux yeux du lecteur. Althabe a utilisé plusieurs procédures telle la succession des enquêtes, des objets d'études successifs dans ses recueils d'article[11], une « histoire » dirait Forster (1999 : 97). Dans *Oppression et libération dans l'imaginaire,* en revanche,il organise son propos autour d'un rituel de possession le *tromba* interdit aux Européens et qui permet d'accéder au travers de nombreuses médiations à la représentation de la situation des Malgaches. Tout le travail de l'enquêteur consiste à montrer comment ce rituel peut arriver à exprimer la réalité telle que la ressentent les participants. En conclusion, nous – lecteurs – arrivons à comprendre pourquoi les Malgaches se livrent à ce rituel et par là, à appréhender par une « intrigue » (*ibid.*) les représentations de ces personnes pourtant étrangères aux nôtres.

17 En troisième lieu, nous pataugeons dans l'incertain, le mystère qui entoure tout individu, l'aléa des informations ou l'arbitraire du récit. C'est dire qu'à tout moment, le lecteur – qui peut devenir auteur – peut disposer d'autres sources ou les agencer selon une nouvelle intrigue.

Ainsi, le lecteur n'accède jamais à la réalité mais, au mieux, à des discours qui cherchent à la représenter. Nous n'accédons pas aux choses mais au discours sur les choses, discours de qualités inégales entre lesquelles le lecteur peut choisir.

18 Mais en outre, l'enregistrement ne permet d'enregistrer que des discours *ex post* ce qui entraîne un inéluctable glissement en raison de la « conscience verbale »(Althabe, 1969 : 296) qui reformule le « vécu »pour les besoins de la cause du locuteur. Paradoxalement, alors qu'il en a tant fait, Althabe a été particulièrement sensible aux limites des entretiens enregistrés. En effet, ils ne constituent qu'une présentation profondément modifiée de la réalité même, en faisant intervenir les déformations que subit les propos de tout locuteur. Non seulement, comme quiconque, il peut faire des erreurs d'appréciation mais il reformule en sa faveur l'expression de ses pratiques. À l'artifice de la situation – interrogatoire et magnétophone – s'ajoute la réécriture de l'expérience. Voilà une série d'obstacles qui s'interposent entre la situation étudiée et son expression enregistrée, insuffisances qui amènent Althabe à rechercher d'autres sources d'informations moins décalées par rapport à l'événement examiné.

19 Pourtant, tout locuteur a été choisi pour ses connaissances, pour son statut de témoin de la situation étudiée et surtout pour les relations de confiance qui se sont établies avec le chercheur. Il lui donnera certaines informations que normalement il cache. Malgré tous les filtres et les déformations, le locuteur fournit des sources de première main aussi altérées soient-elles. En outre, il nous les exprime de façon verbale c'est-à-dire sous une forme identique à celle que le chercheur utilise auprès de ses pairs dans l'ultime compte-rendu de son enquête. L'entretien et le magnétophone constituent une machine à produire des mots, du texte. Ils nous dispensent de quelques sauts périlleux – le passage de la pratique au discours – et limitent ainsi les risques d'imposer nos façons de voir. Non que nous ne le fassions pas – volontairement ou pas – mais alors, ces interventions intempestives apparaissent à tout lecteur attentif dans le texte retranscrit. Et surtout, le document ainsi fabriqué à partir de l'enregistrement apporte la preuve de ce qui a été formulé. La simple expression verbale sous la forme de mots, qui seule peut parvenir au lecteur, s'éloigne considérablement de la vie telle que l'ont perçue acteurs et témoins, mais elle n'y échappe pas complètement. Pourtant, Althabe n'adhérait pas complètement à ce « tout langage »[12] auquel le conduisait ses « tonnes d'enregistrements »retranscrits dont il disposait. Il utilisait aussi abondamment l'« observation », ce discours dont l'anthropologue s'attribue le monopole et dont il peut autoproclamer la validité des données et affirmer, plus ou moins explicitement, la suprématie.

L'observation chez Althabe

20 La logique des enquêtes telles que les concevait et les pratiquait Althabe avec ses « enregistrements généralisés »aurait pu l'amener à faire jouer aux entretiens un rôle central. Or, au contraire, dans *Oppression et libération...* il énonce les raisons de l'impossibilité de privilégier la parole enregistrée :

> Cependant, nous ne nous sommes pas servis directement des résultats de ces élaborations verbales. Nous avons préféré dégager de la cérémonie entièrement enregistrée, l'ordre, la cohérence qu'il y a obligatoirement en elle ; et les résultats de l'investigation verbale n'ont pas été perçus comme manifestation de la conscience qu'ont les gens de cet événement, conscience verbale en continuité de laquelle on ne peut dégager l'ordre inscrit dans la cérémonie, mais qui est elle-même déterminée par lui. […] Cela d'ailleurs a été une constante dans notre méthode d'enquête : différencier l'enregistrement des événements et la conscience verbale des gens, obtenue par le dialogue (soit sous forme de conversation inter-individuelle, soit sous forme de réunion de groupe) (p. 132).

21 Cette méfiance formulée très tôt – 1969 – et à laquelle il est toujours resté fidèle affine l'épistémologie déjà décrite. Il est donc nécessaire d'en préciser le contenu en explicitant les diverses distinctions qu'établit Althabe.

22 *– Séparation entre la situation et son récit*

23 La « conscience verbale »– ainsi que la désigne Althabe(*ibid.* : 296) – résulte de la question posée et du contexte dans lesquels le locuteur s'exprime. Tout propos tenu *ex post* est altéré par ce qu'Althabe appelle un « processus d'abstraction »– schématisation, oubli, recherche d'un objectif, silences, mensonges, influences de l'enquêteur... (*ibid.* : 291). En un mot, au-delà de

leurs nécessités impératives liées aux recueils des informations les plus diverses, les entretiens et leur enregistrement manquent l'essentiel.

24 – *Séparation entre la parole naturelle et les propos enregistrés*

25 L'enregistrement *ex post* grave la « conscience verbale »du locuteur c'est-à-dire des discours obéissant aux nécessités de la justification et de la valorisation de la propre action du locuteur, de l'équilibre de la conversation avec l'enquêteur et de la présence du magnétophone. À la différence des paroles enregistrées dans l'action, l'entretien suscite un récit développé pour les besoins, craintes, causes et intérêts de celui qui le formule.

26 – *Séparation entre les discours enregistrés et l'« ordre du monde »*

27 Les propos ne peuvent pas exprimer la cohérence des pratiques car les acteurs n'ont pas conscience de la totalité des dynamiques de leurs activités et du sens de leurs interventions. Au-delà des paroles et des opinions, il y a une cohérence que seule l'analyse peut reconstituer. Les locuteurs n'ont pas la possibilité d'accéder à l'ultime réalité des événements.

28 – *Séparation entre le « fait » et le « dit »*

29 Les paroles ne sont pas la vie et c'est de cette dernière qu'Althabe – comme tous les anthropologues – veut rendre compte. Évidemment conscient de l'impossibilité d'accéder à cet objectif, il n'en recherche pas moins les possibilités de s'en rapprocher. Certains textes en effet nous laissent le sentiment de revivre des expériences. C'est à eux que se réfèrent toutes les tentatives de reconstituer une situation passée.

30 La mise en valeur de ces limites a pour conséquence de donner au seul chercheur le privilège de l'accès à la « vérité » mais surtout d'affirmer que son discours est supérieur à celui des autres. Ses propres observations ne constituent pas de simples informations parmi d'autres. Elles ne doivent pas passer à leur tour sous les mêmes fourches caudines des mêmes critiques que les autres. Elles accèdent immédiatement à l'« enregistrement des événements »ce qui leur permet de constituer un document de meilleure qualité que ceux issus des « consciences verbales », des discours justificatifs.

31 Pourtant, la subtilité d'Althabe ne justifiait évidemment pas cette attitude par l'objectivité et la distance, lui qui a toujours condamné ce lieu commun « positiviste »(comme il ne disait pas). Ainsi il s'oppose à l'attitude de Lévi-Strauss car il considère que « ce n'est que dans la cadre d'une distance maxima (c'est-à-dire dans la condition réciproque d'étranger) qu'il est possible de produire une connaissance du dedans »(1998 : 11). En fait, j'ai le sentiment qu'il ne justifiait pas explicitement le privilège de l'observation qu'il attribue à l'anthropologue. Elle constituait une source de données, certes, mais qui ne pouvait oublier les heures de paroles enregistrées. En revanche, plusieurs fois, Althabe a tenu à préciser que la place attribuée à l'observation provient des conditions dans lesquelles il exerce son travail. Pour lui, la bonne observation provient des circonstances dans lesquelles elle s'exerce[13]. Il en définirait presque les critères de l'exercice. Dès l'Afrique, il pose les conditions qui lui permettent de justifier pour les autres mais aussi surtout pour lui-même, le privilège qu'il lui attribue. Elle se fonde sur ce qui a été appelé plus haut « la participation avec les locuteurs » ce qui amène la nécessité de signaler quand sa présence n'est plus possible.

> Il eut été important de suivre cette abstraction, d'en définir les causes et les conséquences ; mais l'enquête a été quasi impossible, car l'hostilité du *tromba* envers les étrangers, en particulier l'Européen et ses agents ne se dément jamais (*ibid.* : 100). Réaction révélatrice ; le *tromba* apparaît comme un phénomène se situant dans l'hostilité aux Européens ; aussi l'Européen-observateur se trouve dans une quasi impossibilité de pénétration (*ibid.* : 107).

32 Mais surtout, la définition des conditions de l'observation dont fait partie l'impossibilité de la réaliser, l'expression des exigences qu'elle suppose, amène Althabe à pouvoir s'attribuer le droit de disposer d'informations privilégiées obtenues par le franchissement d'une série d'obstacles.

33 Une autre lecture du type de statut que donne Althabe à l'observateur repose sur des considérations très différentes d'ordre poétique : les impératifs scripturaux, la logique de l'écriture l'amènent inexorablement à valoriser le discours de l'observateur. En effet, comme il n'utilise que le style indirect – question que nous retrouverons – que jamais il n'écrit à la

première personne pour exprimer la position de l'enquêteur, riche de ses expériences et de sa culture, il ne dispose que d'une seule forme scripturale, l'affirmation d'évidences constatées. Au lieu de dire « je vois », il dit donc « cette organisation a été constatée »(*ibid.* : 20) : même si les formes changent, chacune d'elles permet d'exprimer à sa manière ce qu'a appris l'enquêteur par sa pratique et ses expériences. Dès lors, Althabe pose comme un privilège de l'observation ce qu'il considère comme important au lieu de le faire accepter par le lecteur comme le résultat d'une expérience personnelle qui nécessairement apparaîtrait discutable à ce dernier. C'est la manière d'Althabe de faire jouer l'effet « j'y étais » – défini décrit des années plus tard par Clifford et Geertz – de s'attribuer une autorité – certes légitime – mais que, à mon goût, une explicitation plus circonstanciée appuyée sur le détail des propos de locuteurs aurait mieux assurée. En outre, ce qui se joue avec le statut de l'observation, c'est évidemment la place relative des différentes sources d'information mais aussi le jeu des organes des sens. D'où viennent nos informations et le crédit attribué à chacune d'elles ? Du regard, du toucher, de l'ouïe ou de l'odorat ? Le rôle relatif du témoignage et de l'observation ainsi que les formes d'écriture adoptées ne sont pas étrangères à ces choix et à ces conceptions. Dans l'entretien, seul le locuteur dispose du droit de transformer en parole ses diverses perceptions. L'enregistrement n'est sensible qu'aux sons. En revanche, l'observation accorde au regard une plus grande place.

34 Une troisième explication s'oriente vers les relations d'Althabe avec l'histoire et son épistémologie. Jamais il n'a inclu dans ses analyses les dimensions diachroniques. Non par principe mais parce que assailli par le « présent », ses préoccupations ne l'ont pas conduit dans cette direction. Cela ne signifie surtout pas qu'il considérait que les sociétés exotiques changeaient peu – nous avons vu le contraire – ou qu'il manquait d'informations de première main pour examiner le passé, position de Malinowski. Simplement, Althabe n'a pas considéré qu'il disposait des possibilités de s'intéresser à la dimension diachronique des sociétés qu'il a étudiées. Cela découle – semble-t-il – de la légitime méfiance envers les déformations de la mémoire, aspect auquel il était particulièrement sensible. Comme il reproche aux enregistrements de donner des informations *ex post,* il ne peut évidemment pas oublier cet obstacle en s'occupant de l'histoire[14]. En outre, les micro-observations et les thèmes qui l'intéressaient laissaient peu de traces écrites. Restant dans le présent pour des raisons méthodologiques et pratiques, de fait, il a considéré comme rédhibitoire l'obstacle de la reformulation, de la « conscience verbale ». L'observation l'ignorait.

35 Pourtant, même s'il l'a pratiqué avec assiduité, Althabe s'est peu exprimé sur l'enregistrement sauf en quelques mots de défiance envers l'entretien, remarques par ailleurs pertinentes[15] (Traimond, s.d.). En fait, dans le texte de 1990 – aussi extraordinaire que singulier – il atténue la place de l'observation pour effectuer lui aussi, à son tour, le tournant linguistique:

> Une enquête de terrain nous laisse entre les mains principalement de l'écrit (textes des entretiens et des réunions, comptes-rendus écrits des observations). L'écriture, dont l'effet interne est renforcé par la transcription de l'enregistrement des entretiens et des réunions, contient potentiellement le pouvoir de dissoudre les événements de communication dans lesquels les événements verbaux, désormais écrits, ont été produits ; le chercheur est poussé à les traiter comme un grand texte dans lequel il puise significations et informations. L'interprétation est un effort pour combattre cette tentation ; elle recompose les événements, leur articulation dans la durée, cet arrière-plan d'où ces textes ont surgi et où ils prennent sens (Althabe, 1998 : 44).

36 Contre Geertz qui veut lire « une culture comme un texte » il introduit des médiations et des ruptures qui, chacune, réclame une interprétation. Même si les informations se transmettent sous forme de textes, toutes n'ont pas le même statut, la même autorité, la même authenticité. Seules l'analyse et la critique permettent de leur attribuer une place afin de les classer selon la qualité de chacune. En particulier ces divers examens contextualisent chaque donnée, ce qui permet de les interpréter en fonction de « cet arrière-plan d'où ces textes ont surgi et où ils prennent sens », ce qui permet de présenter la singularité de chacune. Devant la pauvreté du discours, le commentaire restitue la richesse de la vie. Dans ce passage et dans l'ensemble de l'article, Althabe semble avoir renoncé à affirmer la force des paroles de l'observateur, témoin et commentateur de l'immédiat. Il n'évoque que les discours et les analyses *ex post.*

37 Dans quelle mesure s'intéressait-il aux risques de l'observation qui peut donner lieu à l'imposition par le chercheur non seulement d'une problématique mais surtout d'un certain point de vue et encore davantage de ses propres catégories. Lui, tempérait ses manières de voir par ses « tonnes d'enregistrement »qui lui proposaient les autres façons auxquelles il accordait tant d'attention. Mais le « sérieux »de son entreprise repose sur les qualités personnelles du chercheur. L'honnêteté, l'intransigeance et la modestie d'Althabe assuraient la qualité des comptes-rendus de ses observations davantage intéressées par les diverses formes d'expression des indigènes que par l'imposition de ses conceptions. Il séparait soigneusement son travail académique de ses activités militantes.

38 Il ne s'agit pas de savoir si Althabe a changé d'avis sur la question de l'observation. Le texte de 1990 le montrerait mais le souvenir de propos non enregistrés au printemps de 2004 indique aussi le contraire. En fait, la subtilité d'Althabe lui faisait rechercher et prendre en compte tant de nuances qu'il ne s'enfermait jamais dans des positions abruptes. Ils voyait immédiatement la stupidité et l'inefficacité des ruptures, des frontières et des murs. S'il sentait l'importance et l'apport du « tournant linguistique »(tout est discours), non sans raison, il ne s'est jamais résolu à abandonner l'apport des données constatées, le privilège du témoin averti.

Le mode de communication

39 De ces considérations découle presque mécaniquement le fil rouge qui traverse toute l'œuvre de Gérard Althabe depuis *Oppression et libération…* jusqu'à l'article de 1990 « le mode de communication ».Suivons cette catégorie au détour d'articles et de livres.

40 Voyons-y d'abord une distance ironique avec le « mode de production », objet privilégié des anthropologues marxistes – Terray, Meillassoux, Godelier, Rey... – à la mode dans les années 1960. Lecteur de Marx, de Lukacs et de Sartre, Althabe n'a jamais adhéré à ces conceptions :

> Je n'ai pas suivi l'anthropologie marxiste dans la mesure où ce marxisme théoriciste, etc., dans la mesure où moi j'avais toujours cette idée de : « il faut construire le sens à partir des gens ». La position objectiviste et scientiste est ethnocentrique, est raciste et xénophobe[16]. Donc le marxisme l'est aussi, s'il est vu comme un espèce de filtre de connaissance (entretien du 27 avril 2004).

41 Ainsi, Althabe n'a jamais adhéré aux catégories préconstruites, imposées de l'extérieur comme le mode de production mais au contraire s'est attaché à comprendre les façons de voir de ses interlocuteurs à partir des catégories qu'ils utilisaient.

42 Ensuite, son objectif est de reconstituer la cohérence des pratiques et des discours des indigènes en partant de leurs activités, de leurs propos et de leurs conceptions. Pour lui, en dernière analyse, il y avait un sens ultime – étranger aux praticiens – qui n'en organise pas moins les plus invraisemblables des conduites.

> Gérard Althabe – L'image de cette situation-là, c'est quand même l'histoire de la mort de Cook de Sahlins, c'est ça qui m'a servi de boussole, quoi, c'est très intéressant, le Cook en question, il est reçu comme un roi...
>
> Bernard Traimond – Je connais bien ce texte...
>
> G.A. – Tu connais bien ce texte, le texte est formidable...
>
> B.T. – Le texte est formidable...
>
> G.A. – Et il (Cook) ne comprend rien, lui ne comprend rien, en fait, il est acteur d'un scénario où il ne comprend rien. Or, c'est valable dans toutes les enquêtes, donc ici (entretien du 25 mai 2004).

43 Les conduites des gens de Hawaï vis-à-vis de Cook et son assassinat ne peuvent s'expliquer qu'à partir des catégories qui leur servent à comprendre le monde et les diverses informations qui découlent de l'arrivée des vaisseaux anglais à Hawaï. Utiliser les nôtres, comme le faisait Cook, ne peut que conduire à l'échec. Pour Althabe, il n'est donc pas possible de remplacer leurs catégories par les nôtres :

> Objets, terroir, paysage forestier, activités productrices, s'inscrivent dans le mode particulier de communication interne à l'univers villageois ; c'est en lui qu'ils puisent leur formes d'existence ;

> ils en sont des signes (objets, argent), ou des processus de réalisation (activités) ; cette insertion interdit de les réorganiser en une […] sphère objective et homogène (1969 : 285).

44 Pour Althabe, en dernière analyse, les catégories indigènes constituent un système cohérent que l'anthropologue doit découvrir. L'enquête fait rencontrer tôt ou tard des systèmes de représentation. Simplement, pour Althabe, à tous les privilèges dont il dispose, l'anthropologue ne doit pas ajouter l'imposition de ses manières de voir. Dans cet objectif, dans diverses circonstances, le « mode de communication »constitue le vecteur par lequel il devient possible d'accéder au cœur des sociétés étudiées sans imposer ses façons de penser tout en orientant son regard vers celles des « indigènes ». À Madagascar, c'est la communauté villageoise, en Europe un espace. Dans les deux cas, le « mode de communication » constitue un instrument d'intelligibilité de mondes « exotiques »fussent-ils localisés en France (1998 : 40). La procédure suivie permet d'abord de concevoir un « espace » borné tel que le conçoivent les personnes étudiées. Ensuite, « une fois édifiés le mode de communication et le contour de l'espace dans lequel les échangent se déroulent », il devient possible de définir un objet d'enquête sur les thèmes les plus divers et d'examiner le détail des conduites et des propos en prenant surtout le plus grand soin de ne pas « transformer sans critique préalable sa question en réponse préétablie, de fonder sa démarche sur la poursuite d'objets de connaissance sans existence »(*ibid.* : 41). La paraphrase et la citation dépassent déjà les limites admissibles car, sur ce point, Gérard Althabe a explicité particulièrement bien ses positions dans le fameux article de *Terrain* de 1990 repris dans *Démarches anthropologiques au présent* (1998).

45 Mais Gérard Althabe, lui aussi, s'est inscrit dans son propre « mode de communication » en s'imposant deux frontières, d'un côté, le « tournant linguistique »qui donne aux paroles le monopole de l'accès à la réalité, et de l'autre, le « positivisme »qui dans la précipitation imagine y accéder immédiatement. En suivant Sartre, il échappait au second mais n'allait pourtant pas jusqu'à accepter toutes les conséquences du premier. Voilà un débat urgent auquel malheureusement il ne participera pas alors que nous aurions tant besoin de son intelligence, de sa culture, de sa subtilité et de sa générosité.

Bibliographie

Entretiens avec Gérard Althabe à Paris les 24 janvier, 27 avril, 19 et 25 mai 2004. Ceux du 24 janvier et du 19 mai n'ont pas été enregistrés.

Correspondance privée, 1960.

Ouvrages et articles cités

ALTHABE G., 1969. *Oppression et libération dans l'imaginaire. Les communautés villageoises de la côte orientale de Madagascar.* Paris, Maspero.

ALTHABE G., 1990. « Ethnologie du contemporain et enquête de terrain », *Terrain,* 14 : 126-131.

ALTHABE G., 1992. « Vers une ethnologie du présent », *in* ALTHABE G., FABRE F. & LENCLUD G. (dir.), *Vers une ethnologie du présent.* Paris, MSH.

ALTHABE G., 2000. *Anthropologie politique d'une décolonisation.* Paris, L'Harmattan.

ALTHABE G., SELIM M., 1998. *Démarches ethnologiques au présent.* Paris, L'Harmattan.

ALTHABE G., LÉGÉ B., SELIM M., 1993. *Urbanisme et réhabilitation symbolique*. Paris, L'Harmattan.

BOHR N., 1991. *Physique atomique et connaissance humaine.* Paris, Gallimard.

CERTEAU de M., 1983. « L'histoire, science et fiction », *Le genre humain,* 7-8 : 147-169.

FAVRET-SAADA. J., 1977. *Les mots, la mort, les sorts.* Paris, Gallimard.

FORSTER E. M., 1999. *Aspects du roman.* Paris, 10/18.

GEERTZ C., 1996. [1988]. *Ici et là-bas. L'anthropologue comme auteur.* Paris, Métailié.

NORTON CRU J., 1997. *Du témoignage.* Paris, Allia.

SALHINS M., 1989 [1985]. *Des îles dans l'histoire.* Paris, Seuil, Gallimard, EHESS.

SARTRE J.-P., 1964. *Situations, V. Colonialisme et néo-colonialisme.* Paris, Gallimard.

SARTRE J.-P., 1985 [1960]. *Critique de la raison dialectique.* Paris, Gallimard.

SEXTUS EMPITICUS, 1997. *Esquisses pyrrhoniennes.* Paris, Le Seuil, Points.

SPERBER D., 1982. *Le savoir des anthropologues.* Paris, Hermann.

TEDLOCK D., 1983. *The Spoken Word and The Work of Interpretation.* Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

TRAIMOND B., 2004. *La mise à jour. Introduction à l'ethnopragmatique.* Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, Études culturelles.

Notes

1 Il serait possible de dire la même chose de Jeanne Favret-Saada.

2 Entre janvier et mai 2004, place Colonel Fabien à Paris, nous nous sommes rencontrés quatre fois durant une paire d'heures : le 24 janvier pour nous accorder sur les modalités du travail puis les 27 avril, 19 et 25 mai. Le magnétophone n'avait pas fonctionné le 19 mai. Les propos recueillis dans le but d'écrire un livre se révèlent aujourd'hui d'un usage délicat car nécessairement les considérations générales se mélangent aux conversations privées. Gérard Althabe n'est plus là pour dire ce qui pouvait être rendu public. Pourtant une fois, j'ai dû arrêter le magnétophone : il parlait de collègues qui le haïssaient... sans le connaître.

3 *Révolutionnaire* a écrit pertinemment son ami Marc Augé.

4 « Et alors il me dit (le responsable administratif qui l'accueille au Cameroun) : vous allez où vous voulez. Où est-ce que vous voulez aller ? Est-ce que vous voulez aller voir les Kirdi dans le Nord-Cameroun – les Kirdi était une population non musulmane du Nord qui vit sur une montagne, etc. – ou est-ce que vous voulez aller voir les pygmées dans le Sud-Est ? Et alors moi, j'ai dit : les pygmées dans la mesure où je n'avais aucune idée de ce qu'étaient les Kirdi et donc, j'ai choisi les pygmées. Et on m'a foutu dans un camion avec un type, un privé enfin, qui rejoignait sa plantation et je suis parti comme ça vers les pygmées du Sud-Est du Cameroun » (entretien du 27 avril 2004).

5 Curieusement – mot qu'Althabe affectionnait – la physique quantique a également été conçue par de jeunes étudiants forts ignorants des travaux académiques antérieurs : « En 1920, Sommerfeld confie à Paulin, âgé de vingt ans, la rédaction du grand article sur la théorie de la relativité destiné à *l'Encyklopädie der mathematischen Natur wissenschaften* et il propose à Heisenberg, qui en a dix-neuf, l'un des problèmes les plus difficiles du moment, sans se soucier du peu de connaissance de ce dernier en physique classique » (Bohr, 1991 : 332).

6 « Ce qui m'a intéressé, ce sont les pygmées tels qu'ils existaient à ce moment-là et non pas en tant qu'unité ethnique et un monde à découvrir, mais j'ai centré toute ma recherche sur les rapports de domination et de dépendance qui s'étaient instaurés entre les groupes pygmées et les villageois bantous, le long des pistes. Et en fait, ça a été mon objet » (entretien du 27 avril 2004).

7 Aujourd'hui, cela s'appellerait Master 1 : il s'agit de la première recherche présentée sous la forme d'un mémoire.

8 Traimond (à paraître).

9 Même s'il n'en avait pas pris encore conscience chez les pygmées : « Comme matière de notre étude nous avons choisi huit communautés variées dans leur structure économico-sociale et disséminées géographiquement pour qu'elles puissent être représentatives de l'ensemble des populations pygmées de la région » (2000 : 284).

10 De ces positions découle l'importance de l'œuvre de Foucault qui peut se lire comme la valorisation et la légitimation de la singularité.

11 Il faut souligner l'extraordinaire homogénéité de ces recueils, marque de la vigueur de sa pensée.

12 Encore eût-il fallu en débattre précisément avec lui.

13 « Même au début, dans le Nord-Congo, il y avait une dimension physique, tu vois, c'est-à-dire il y avait tout un côté de décomposition physique, fatigue, qui te permettaient en quelque sorte de te laver de tes présuppositions, de tes perspectives élaborées, etc. »(entretien du 25 mai 2004). Cette déclaration renvoie à la lettre du 25 mars 1960 citée plus haut, dans laquelle il parle de « fatigue et de manque de nourriture ».

14 En revanche, « c'est à partir de cette première enquête que je vais faire de l'histoire, de l'historicité de l'enquête elle-même, une voie de compréhension de cet univers »me disait-il le 25 mai 2004 alors que peu de lignes sont consacrées à ce thème dans ses écrits. Il y pensait donc, sans l'écrire.

15 Mais a-t-il écrit une seule ligne qui ne le soit pas ? Chez lui, il n'y a jamais le moindre *gâchis.*

16 Remarquons que les termes d'« ethnocentrisme, racisme et xénophobe »sont des catégories politiques qu'il n'utilise nécessairement jamais dans ses textes académiques.

Pour citer cet article

Référence électronique

Bernard Traimond, « Le mode de communication », *Journal des anthropologues* [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 17 novembre 2010, consulté le 03 juin 2013. URL : http://jda.revues.org/1442

Référence papier

Bernard Traimond, « Le mode de communication », *Journal des anthropologues*, 102-103 | 2005, 483-501.

À propos de l'auteur

Bernard Traimond
Université Victor Segalen Bordeaux 2

Droits d'auteur

Tous droits réservés